

Héritière des Montagnes

Livre I



Arianne C.

Arianne C.

Héritière des montagnes

Livre I

© Arianne C., 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2273-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TCHAC

Plaines – Duché d’Opélianie

Fin du Mois des Fleurs

Bala arriva au palais ducal un soir particulièrement maussade, l’ensemble de la propriété voilé par un fin rideau de pluie. Les bruines printanières les avaient accompagnés tout le long du voyage, qui avait été d’une grande déception : une succession de terres brunes éternellement plates. Le seul élément marquant du paysage avait été la silhouette massive et épurée des montagnes qu’elle venait juste de quitter, comme pour mieux lui faire regretter son départ.

Les pics immaculés avaient toutefois fini par disparaître de l’horizon au fur et à mesure de leur avancée vers le nord. La monotonie du paysage n’avait été rompue qu’aux abords du Lac-Ciel. Cette étendue d’eau, qui touchait le pied des montagnes à sa pointe sud et qui s’étirait longuement vers le nord, marquait une partie de la frontière entre le duché d’Opélianie et le Piémont Central. Le reflet du firmament nocturne sur ses eaux immobiles avait fini par convaincre Bala d’y tremper les pieds, malgré l’eau glaciale, juste pour avoir la sensation de flotter parmi les étoiles.

Sur la route, elle était restée la plupart du temps à l’arrière d’un chariot bringuebalant. Lorsqu’elle n’y avait pas été emmitouflée dans sa couverture, elle avait aidé à la mise en place des camps pour la nuit – pendant que le duc et sa femme s’installaient dans des auberges réputées, ou dans leurs résidences secondaires qu’ils possédaient ci et là, quand ils n’étaient pas invités à passer la nuit chez un de leurs vassaux. Pendant leurs trois semaines de voyage, ils n’avaient emprunté que des petites routes de campagne et n’avaient traversé aucune grande ville.

Bala était soulagée d'être enfin arrivée, quoiqu'un peu anxieuse. Le palais du duc d'Opélie était une bâtisse gigantesque, qui n'avait rien à voir avec les constructions rustiques des montagnes, ni même avec le château d'été du marquis de Torrin, son ancien haut-seigneur. La propriété s'étendait sur un immense terrain en bordure d'Iris, la ville-capitale du duché. Le corps principal du palais était un bâtiment rectangulaire, sans grande imagination quant à sa forme, avec une entrée encadrée de hautes colonnes en marbre, et dont les murs, s'élevant sur trois étages, sans compter les combles sous les toits, étaient percés d'innombrables fenêtres, toutes vitrées. Juste en face de l'entrée, une fontaine majestueuse se dressait, accueillant les visiteurs de son limpide panache, comme pour concourir au spectacle de la pluie.

Ce bâtiment principal, où vivaient le duc, sa famille, et maintes autres personnes de haut rang, était flanqué de deux autres constructions : sur la gauche se trouvaient les écuries et la caserne ; et sur la droite, Bala eut vite fait de comprendre qu'il s'agissait de la dépendance des domestiques. Une fois tous les chariots déchargés, elle put enfin y pénétrer. Une odeur alléchante lui assaillit les narines ; les cuisines n'étaient pas loin.

On entrait directement dans une salle à manger, où de grandes tables de bois mal dégrossi occupaient la majorité de l'espace. La plupart de ses compagnons de route y était déjà installés, en train d'avalier rapidement une soupe épaisse. On lui tendit un bol. C'était le majordome Nithaël.

— Voilà pour toi, lui dit-il. J'ai donné des consignes. Tu iras dormir dans le dortoir des servantes, au deuxième étage, j'ai prévenu de ton arrivée. On t'indiquera une paillasse. Demain matin, quelqu'un viendra t'expliquer le travail au palais. Bonne nuit.

Bala engloutit son bol sans rien dire. Ses autres compagnons de route discutaient sans faire attention à elle, ce qui ne la dérangeait pas outre-mesure. Elle les écouta prendre des nouvelles du pays.

— Le mage-renégat Rafa est toujours en fuite, racontait l'un des cuisiniers venus s'asseoir à leur table. On raconte qu'il a été vu sur la route vers la Passe...

— L'armée du roi ne l'a toujours pas attrapé ? se moqua joyeusement un soldat.

— Pfft ! Entre ce que dit le roi et ce qu'il fait...

— N'empêche qu'oser s'attaquer au Palais de Vertenelle ! s'écria un des cochers. Il faut bien être un mage pour avoir des idées aussi folles. Qu'espérait-il ? Prendre le trône ?

— C'est ce qu'on dit...

Bala était curieuse d'en apprendre plus sur ce mage rebelle. Mais elle savait que ses questions ne seraient pas entendues, ses compagnons de voyage ayant pris l'habitude de l'ignorer. De toute manière, leur conversation avait déjà pris une autre tournure – les hommes riaient grassement à propos d'une nouvelle servante.

Elle quitta la table dans l'indifférence générale et se mit en quête des escaliers montant aux niveaux supérieurs. Au deuxième étage, un unique couloir menait à plusieurs compartiments, dans lesquels étaient dispersées, à même le sol, les paillasses des filles de la domesticité, et quelques étagères bancales le long les murs décrépits. Bala remarqua que les couchettes étaient plus nombreuses dans la pièce du fond. Elle comprit que cet endroit était judicieusement placé au-dessus des cuisines, et que ses occupantes profitaient de la chaleur remontant des fourneaux.

— Que fais-tu là ? Qui es-tu ? lui demanda férocement quelqu'un dans son dos.

Bala se retourna et fit face à une vieille femme rabougrie, aux cheveux jaunâtres très mal répartis sur son crâne taché. Elle devait être pratiquement

aveugle, car elle ne fit aucune attention à ses balafres. Les gens grimaçaient lorsqu'ils découvraient les cicatrices rougeâtres sur le visage de Bala – elle ne mettait plus de pansements. Elle pouvait maintenant ouvrir son œil gauche à peu près normalement.

— Je suis la nouvelle, on m'appelle Bala. Le maître-majordome m'a dit de monter ici pour la nuit.

— Ah ! C'est toi. Tu as un accent... D'où viens-tu ?

— Des montagnes du sud, des Méridionales.

— Humph ! fit dédaigneusement la vieille, en s'empressant d'ajouter : je te préviens, ma vue n'est peut-être pas bonne, mais je le saurais si les affaires des autres filles disparaissent !

— J'ai dit que j'étais une montagnarde, pas autre chose, répondit aigrement Bala. Et vous, qui êtes-vous pour me parler ainsi ?

— Je suis Barina, la gardienne des dortoirs, tâche d'être polie ! Tu trouveras une paille dans une des premières pièces, du côté de l'entrée. Ici, au-dessus des cuisines, c'est pour les anciennes.

— Très bien.

Bala suivit ses indications et trouva facilement une paille inoccupée. Les nuits étaient encore fraîches, mais tout ce qui accompagnait ce lit de fortune était une couverture usée et rapiécée en maints endroits. Après trois semaines sur les routes à dormir à l'arrière d'une charrette, c'était toutefois un progrès.

Bala se fit réveiller le lendemain matin par un léger secouement d'épaule. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle découvrit une femme moyennement âgée, aux cheveux bruns striés de gris, accroupie à ses côtés. Elle n'avait pas l'air méchant.

Sans un mot, elle fit signe à Bala de se lever et de la suivre, en faisant attention à ne pas déranger les autres servantes dormant dans la pièce.

— Prends tous tes vêtements, tes draps et ta couverture, lui chuchota-t-elle.

Bala obéit, l'esprit embrumé, et lui emboîta le pas. La fraîcheur du matin la vivifia un peu lorsqu'elles sortirent du bâtiment. L'aube venait tout juste de poindre sur le palais encore endormi. On n'entendait que le piaffement des chevaux dans leurs écuries, s'ébrouant impatiemment dans l'attente de leur ration de céréales.

— Où allons-nous ? demanda Bala.

— Au bâtiment des bains réservé aux domestiques, répondit gentiment la femme. Il est un peu à l'écart du palais.

— Je vais donc prendre un bain... en déduisit Bala.

— Hé ho ! On te sent à deux toises à la ronde ! la rabroua la femme, qui avait perçu sa remarque comme un reproche. Ce qui est peut-être normal après trois semaines de voyage, mais n'espère pas que les filles qui partagent ton dortoir vont le supporter longtemps...

Bala admettait que son hygiène du moment laisser à désirer. À la montagne, comme tout le monde, elle avait l'habitude de se laver plus ou moins quotidiennement dans les ruisseaux en été. En hiver, elle se contentait plus souvent d'éponger son visage et les plissures de son corps à l'eau froide, et de se tremper entièrement dans un baquet d'eau tiède qu'une fois par semaine, car chauffer l'eau au chaudron était une tâche fastidieuse.

Pendant ces trois semaines de voyage, trouver un peu d'intimité pour se débarbouiller avait été une gageure – la cantinière du convoi l'y avait tout de même un peu aidé. Elle avait surtout fait attention, matin et soir, à nettoyer ses plaies au visage. Ses cheveux avaient pâti de ce manque de soins : elle ne

pouvait même plus passer les doigts de sa main entre les mèches grasses et emmêlées. Au moins avait-elle réussi à éviter les poux, les puces et les punaises de lit – un des rares avantages à ne pas dormir en auberge et à se tenir à l'écart des autres. Cet exploit ne devait pas être évident à percevoir, surtout que la poussière des routes et le labeur à fournir à chaque camp avaient eu tôt fait de toutes ternir toutes ses tenues de rechange. Elle ne s'étonnait pas d'avoir eu à retirer ses draps de lit alors qu'elle n'y avait dormi qu'une seule nuit.

Elles pénétrèrent dans le bâtiment des bains – une construction de plain-pied, sans aucun intérêt vu de l'extérieur. Elles étaient dans la partie réservée aux femmes.

— Comment vous vous appelez ? demanda Bala.

— Oh, tout le monde m'appelle Doudoune, répondit la femme. J'ai été une des nourrices des filles du duc, puis une de leurs gouvernantes... puis elles ont fini par se marier. Depuis, je me charge des jeunes enfants des invités de passage au palais... Accueillir les nouvelles servantes n'est pas dans mes habitudes, mais la duchesse me l'a ordonné elle-même, alors...

Elle la fit entrer dans une petite pièce ne comportant qu'une chaise, un panier et une étagère de laquelle débordaient des piles de linge.

— Mets tes affaires dans ce panier, et suis-moi, dit brusquement Doudoune.

Bala obéit, et la suivit dans une courette ceinte d'un muret à peine plus haut qu'elle. Une jeune servante les y attendait, assise sur une chaise de paille. Elle avait des ciseaux à la main, qu'elle tendit à Doudoune. Bala se crispa.

— Pouah ! Il est vraiment allé la chercher loin dans les montagnes, le duc !

— Anela, si je t'ai demandé de venir m'aider, ce n'était pas pour tes opinions, la rabroua Doudoune.

— Ose dire que je n'ai pas raison ! Je veux bien aider, mais là...

— Ces ciseaux, c'est pour quoi ? demanda Bala.

— À ton avis, bécasse ! Tu crois qu'on va te laisser te balader avec ta vermine dans le palais ? Sans parler de tes tresses et de tes perles, une vraie coiffure de barbare ! J'ai vu des saltimbanques avec des tronches plus honnêtes que la tienne...

— Je n'ai pas de poux, et je vais me laver les cheveux, pas la peine de les couper, dit Bala, en s'efforçant de fixer Doudoune des yeux et d'ignorer l'autre pimbêche.

— Je crois que tu t'es pas vue dans un miroir depuis longtemps...

— Bala, ne discute pas et assieds-toi, lui ordonna Doudoune. Tu mettras un foulard, le temps qu'ils repoussent.

— Non, répondit-elle simplement en faisant demi-tour.

Elle ne savait pas trop ce qu'elle avait en tête. Peut-être tout simplement trouver une bassine d'eau et y plonger la tête dedans pour se débarrasser de la première couche de crasse.

— Aïe ! Hé !

Anela l'avait plaquée contre un des murs de la courette, qui la séparait des jardins.

— Si j'attrape des poux à cause de toi, tu vas morfler ! l'avertit Anela.

Tchac. Bala vit une énorme poignée de ses cheveux tomber par terre. Tchac. Une de ses tresses. Tchac. Bala se débattit, mais cette Anela avait une force surprenante. Et Doudoune était venue l'aider à la maintenir contre le mur. Tchac. Tchac.

Bala secoua la tête dans tous les sens pour se dégager.